

Jacques Jouet

Ils n'ont plus de vin

Théâtre



P.O.L.

Jacques Jouet

Ils n'ont plus de vin

Publié dans *Morceaux de théâtre, Théâtre II, Limon, 1997.*

Personnages : Zeus
Dionysos
Annette
Le maire du village
Monsieur Gilles
Monsieur Athanase-Gilbert
Madame Yvette
Madame Cécile
La centenaire
(Ces cinq derniers personnages forment une façon de chœur.)

L'Olympe. Zeus en majesté, coiffé d'éclairs de foudre, mais d'humeur sombre. Sous lui, Dionysos est assis sur un tonneau.

Zeus. —

J'ai bu, hier au soir, un peu trop goulûment
un vin qui fut vieilli pour l'empoisonnement,
un vin que les mortels ont versé dans ma coupe,
offrande pernicieuse et qui sent l'entourloupe.
J'ai la gueule de bois... et qu'ils sont douloureux,
du noir côté de la racine, mes cheveux !
J'ai des renvois d'aigreur et l'aigreur n'est qu'humaine.
Piteuse déchéance, hélas, que la migraine
envahissant le front du pouvoir absolu,
noircissant mon humeur et minant mon influx.
J'en viens à désirer surtout que je vomisse
à supposer que Zeus comme un autre le puisse.
Ces terriens de mortels voulaient me démolir
ou, le temps d'un forfait, pour le moins m'affaiblir.
J'ai l'estomac meurtri. Tordu sur ma banquette,
il me faut annuler l'effet de la piquette.
Donc, ayant consommé dans l'immodération,
moi, pour ce qu'il en est de ma résolution,
je vais sans plus tarder la rendre exécutoire.
Elle est prise à jamais, elle est dure et barbare,
Elle est irrévocable : ils n'auront plus de vin !

Dionysos, à part. —
Diable, Zeus, il n'y va pas par quatre chemins...

Zeus. —
Ils n'auront plus de vin, plus de gnôle ou de bière...

Dionysos, à part. —
Il n'y va pas avec le dos de la cuillère !

Zeus. —
Plus de meursault, plus de graves, plus de corton,
Plus de pouilly fumé, jamais, pas de pardon !
Que le château la pompe envahisse la table
Et péricule le goût comme un château de sable.

Dionysos, à part. —
C'est un serment d'ivrogne ou je m'y connais pas,
nous changerons d'avis dès le prochain repas !

Zeus, qui a entendu. —
Jamais !

Dionysos. —
C'est ce qu'on dit... Car la joie, l'euphorie,
la danse après la panse et la galanterie...
tout procède du vin, qui pourrait s'en passer ?
pas toi, pas moi, personne, et rien...

Zeus. —
C'en est assez !

Dionysos. —
Patiente, réfléchis, ce choix n'est pas tenable !
Sais-tu ce qu'est la soif ?

Zeus. —
Je suis inébranlable.

Dionysos. —
Priver de vin la terre est en priver les dieux !
Nous priver ! Laisse-moi, intercéder pour eux...

Zeus. —
Peine perdue, efforts gâchés, vain sacrifice !

Dionysos. —
Un dieu ne guérit pas au prix d'une injustice !

Zeus. —
Pas de pitié pour qui fait du tort aux boyaux.

Dionysos, montant sur ses grands chevaux. —

Ça s'appelle attenter à des droits primordiaux !

Zeus, se dressant, solennel. —

Qu'on m'écoute, je sais que c'est peine perdue,
mais si le genre humain, toute sa honte bue,
inventait de lui-même un bon équivalent,
un spirituel ersatz, un truquage excellent,
si l'homme se montrait plus fort que son épreuve,
sans vin faisant l'ivresse, et que cela m'émeuve,
le vin, là, dans l'instant, lui serait redonné !

(Il se rassied, épuisé.)

Mais je suis bien tranquille et nul succédané
ne saurait procéder de sa bêtise énorme...

Dionysos. —

Moi, je vais l'y aider ; voilà, je me transforme...
Soigne-toi bien, grand Zeus, un peu d'alca-selzère,
et moi je vais descendre aux lieux de la misère.

Le tonneau sur lequel Dionysos est assis glisse sur des rails jusque chez les mortels : un village de vignobles sur la route du vin. Dionysos descend de son vaisseau. Décors de bouteilles vides piquées sur des hérissons. Annette assiste, cachée, à l'atterrissage de Dionysos, Annette qui ne cessera pas d'apparaître, en marge de la scène.

Dionysos. — Oh !... Eh bah vingtdiou, eh bah centdiou, eh bah millediou ! Comme ce monde est déjà désolé ! C'est à peine si je le reconnais. C'est à peine si l'on peut croire encore qu'il a été autrement. Oh... On dirait qu'il y a eu la guerre. Il n'y a plus de feuilles aux vignes. Plus de bouchons aux bouteilles. Pas un moteur de tracteur enjambeur. Et pas un bruit de sécateur. Pas une chanson de vendangeur. Il n'y a plus rien ni personne. Ô pauvre Dionysos que je suis... Je ne souhaite à personne de vivre cette pénurie ! Je ne souhaite à personne d'être le Dionysos que je suis... Grand Zeus ! Si tu voyais ces vignes retournées, tu ne pourrais pas ne pas revenir sur la malédiction que tu as lancée... Pourquoi nous as-tu abandonnés ?

Zeus ne répond pas. Dionysos aperçoit Annette.

Annette. — Ha !

Dionysos. — Hé, petite ! Petite ! Attends ! Reviens ! Elle s'est enfuie... Est-ce que je ferais peur ? Mais pourquoi auraient-ils peur ? Qu'est-ce qui pourrait leur arriver de pire que ?...

Entre le Maire du village, qui porte l'écharpe. C'est aussi le Coryphée accompagné du Chœur.

Le chœur. —

Ah la la la la la ah la la la la !

Dionysos. — Qu'est-ce que c'est, encore ?

Le chœur. —

Ah la la la la la ah la la la la !
C'est la dévastation, c'est la désolation,
c'est l'abomination, le ravage et la ruine.

Ah la la la la la ah la la la la !

Dionysos. — Bonjour, monsieur.

Le maire du village. — Ah la la la la la... monsieur... Vous avez dit bonjour... ah oui, bonjour, parlons-en, justement.

Dionysos. — Mais encore ?

Le maire du village. — Ah la la la la la ... monsieur l'étranger... comment avez-vous dit ? « Bonjour » ? Mais par chez nous, monsieur, il n'y a plus de jours, il n'y a plus de bon... il n'y a plus de jours bons, il n'y a plus de bonjour. Il n'y a plus que la désolation. « Bonjour »... Étranger, vous vous servez là d'une parole dont le sens et le son nous sont devenus inconnus.

Dionysos. — Étrange phénomène pour un paysage pathétique... Mais que se passe-t-il donc, sur la route des vins ?

Le maire du village. — Ah, monsieur... qui n'a pas connu la route des vins avant la fin du vin n'a pas connu la douceur de vivre... Car autrefois, monsieur, la route des vins zigzaguait...

Le chœur. — Ah la la ! zigzaguait...

Le maire du village. — ... et nous tous, nous zigzaguions avec elle...

Le chœur. — Ah la la ! zigzaguions...

Le maire du village. — ...la route des vins zigzaguait et tous, nous zigzaguions avec elle... et nos cœurs aussi tanguaient et zigzaguaient. À présent, c'est bien fini.

Dionysos. — Qu'est-ce qui est fini ?

Le chœur. —

Ah la la la la la ah la la la la !

C'est la dévastation , c'est la désolation,
c'est la dégradation, le carnage et la ruine.

Ah la la la la la ah la la la la !

Le maire du village. — À peine nous venions de sulfater les vignes, une dernière fois comme chaque année à pareille époque, une inexplicable rousseur envahit les feuilles et les grappes, transformant les raisins en fripés de Corinthe. Et puis vint un insecte s'attaquant aux racines, la femelle est verdâtre et le mâle est bleuâtre. Une odeur pestilentielle, qui plus est s'installa, rôdant de ligne en ligne, et la foudre tomba sur les meilleures vignes, les labourant pour les faire ressembler à des sols lunaires. Or, il restait encore quelques parcelles épargnées, quand des armées de choucas en campagne y ont bivouaqué, se nourrissant des plus belles grappes. Avant leur départ, elles ont truffé le sol de mines antipersonnel. Les démineurs ont fini par des explosions le travail de dévastation. Maudit le jour qui m'a obligé à voir cela, moi, le maire bien aimé de cette commune encore hier prospère et dont les chiffres d'affaires des meilleures exploitations sont brusquement tombés à zéro.

Le chœur. —

Ah la la la la la ah la la la la !

C'est la dévastation, les dégâts, le pillage,
c'est la prohibition, le sevrage et la ruine.
Ah la la la la ah la la la la !

Dionysos. — Ne me dites pas que vous baissez les bras !

Le maire du village. — Hélas, ainsi privés de nos chers raisins, n'avons-nous pas quelques raisons de nous résigner ?

Le chœur. — Nous avons toutes les raisons de nous résigner.
Nous les avons énumérées.
Nous n'avons rien d'autre à faire que nous résigner.

Annette réapparaît, moqueuse.

Le chœur. — Annette !

Le maire du village, *lui jetant des cailloux.* — Annette ! Veux-tu bien me foutre le camp, petite ordure !

Annette s'enfuit en riant.

Dionysos. — Qui est celle-ci ?

Le maire du village. — Rien. Une petite sauvageonne, qui n'a plus ni père ni mère ni parents et qui nous nargue... C'est sans importance. Quoiqu'elle ait peut-être partie liée avec cette malédiction qui nous atteint. Car depuis les événements, les cuves sonnent creux, les verres sont pâles, les flacons ne sont plus que du verre et du vide.

Le chœur. —
Les flacons ne sont plus que du verre et du vide.

Dionysos. — Tout de même, il y a les caves, il y avait les stocks !

Le maire du village. — Éventés, piqués, oxydés ! Des caves de vinaigre ! Plus rien que du vinaigre... un vinaigre excessif, trop fort pour être honnête. Et l'État qui n'entend pas nous indemniser, sous le prétexte à la mode et bien commode de réduction des déficits publics. Voilà. Les meilleurs plats n'ont plus de goût. Finies, les dégustations à l'aveugle de la saint Vincent ! Adieu notre place éminente dans l'Europe de demain et le rang très honorable que nous avons atteint dans une compétition internationale de moins en moins protégée par les frontières et de plus en plus rude. Mais au fait, qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous venez faire par ici ?

Dionysos. — Je suis... je suis un amateur. Je viens faire mes achats... renouveler ma cave... Ma cave est vide... Y avez-vous songé ? Nous, les amateurs, combien de temps va-t-il falloir encore que nous buvions de l'eau ?

Le maire du village. — Je ne suis pas devin. Donc, je l'ignore. En attendant de meilleurs jours, nous tentons de diversifier notre production, nous allons commercialiser l'eau de nos sources, oui, de l'eau minérale sur la route des vins... mais, croyez-moi, l'eau minérale, ce n'est pas une sinécure, il n'est pas si simple que ça de franchir toutes les chicanes sanitaires...

Le chœur. —

L'eau de nos sources... autrement dit celle de nos larmes...

L'eau de nos sources, et celle de nos larmes...

Dionysos. — Il y a une chose qui m'étonne... vous ne réagissez pas plus que cela !

Le maire du village. — Contre une fatalité ? Vous en avez de bonnes !

Dionysos. — Il y a sûrement quelque chose à faire. Je ne sais pas, moi, imaginez ! Pourquoi vendiez-vous votre vin ? Qu'est-ce que nous vous achetions à prix d'or ? Seulement de l'alcool ? Peut-être de la joie et de l'ivresse légère, des saveurs incomparables ! Eh bien, tâchez de remplacer le vin par quelque chose de nouveau, mais pas par l'eau ! Un sursaut par quelque chose d'inédit... Réinventez le vin sans le vin. J'ai une idée. Laissez-moi tenter quelque chose pour vous aider.

Le chœur. — Quoi ?

Dionysos. — Attendez, je ne veux pas anticiper et vous donner de faux espoirs...

Le maire du village. — Il n'y a pas de danger, nous n'avons pas plus confiance en vous qu'en Zeus ou Dionysos qui nous ont abandonnés.

Dionysos, qui tousse. — Hum.

Le maire du village. — Écoutez... Nous n'avons pas que ça à faire. Il faut que nous allions ramasser nos rutabagas et nos topinambours.

Le chœur. —

C'est vrai, ça, nos topinambours et nos rutabambours...

Nos rutanambours et nos topibagas...

Le maire du village. — Alors, si vraiment vous avez une idée, je vous donne carte blanche, mais n'espérez aucune subvention ! Simplement, je veux bien vous loger, pour pas trop cher, dans les chambres des vendangeurs...

Dionysos. — Vous êtes trop bon.

Apparaît Annette.

Le chœur, horrifié (à l'exception notable de la centenaire). — Oh, Annette !

Dionysos. — Hé, petite !

Le maire du village. — Veux-tu bien me foutre le camp, calamité du village ! Non ! Attrapez-la !

Le chœur. — Attrapons-la !

Dionysos. — Vous êtes fous ?

Le maire du village. — La cause ! C'est elle, la cause ! Nous allons la capturer ! et en faire sacrifice, la lyncher. Ramassez toutes les pierres que vous pourrez trouver ! Taïaut, taïaut !

Sortent le maire du village et le chœur qui poursuivent Annette en aboyant (à l'exception notable de la centenaire).

Dionysos. — C'est effrayant... C'est effrayant ce que les hommes les plus paisibles, ce que les femmes les plus affinées... les enfants les plus innocents, les vieillards les plus pénétrants... N'est-ce pas effrayant, ce qu'ils sont devenus ? Je suis moi-même, je dois le dire, au bord du découragement.

Entre Gilles.

Dionysos. — Qui êtes-vous ?

Gilles. — Moi, je suis Gilles.

Dionysos. — Vous l'avez capturée, votre Annette ?

Gilles. — Non, elle nous a encore échappé.

Dionysos. — Qu'allez-vous faire ?

Gilles. — Il n'y a rien à faire.

Dionysos. — Je crois pourtant que si. Le vin... le vin... rien n'est irremplaçable...

Gilles. — Oh si ! Le vin, lui, l'est.

Dionysos. — Par exemple, tenez, si vous repensez au vin, vous le verrez réapparaître... Admettons... Vous le convoquez sur la place publique et vous faites son éloge, non par les pleurs sur le vin perdu, les pleurs fadasses que vous m'avez montrés... mais par les rires sur le vin futur... et l'intendance suivra. Allez... imaginez... On va répéter, tous les deux... Vous avancez devant vos amis, et vous faites l'éloge du vin. Et vous allez les satisfaire, vous allez les combler, vous allez les enivrer. Gilles, c'est à vous, maintenant... Vous ne pouvez pas vous dérober.

Gilles. — À moi ?

Dionysos. — Allez-y, ayez confiance.

Annette observe, cachée, amusée.

Gilles. — Heu... le vin, c'est... c'est bon, le vin.

Dionysos, déçu. — Oui, c'est un bon début... Attendez... pas trop vite. Essayez de vous souvenir : le vin, c'était comment ? Vous aimiez le vin... Pourquoi ? Il était comment, le vin ? Comment sera-t-il quand il sera de retour ? Hein, comment ?

Gilles. — Bon...

Dionysos. — C'est d'accord, mon vieux, vous l'avez déjà dit... mais faites un petit effort supplémentaire, je ne sais pas, moi... On reprend.

Gilles. — Le vin... c'est... Non, je n'y arrive pas, le vin, c'est bon... non ? Ah, j'ai une idée ! Le vin... c'était bon, le vin... le vin, c'était bon.

Dionysos. — Oui, c'était bon, d'accord, mais entre un corton charlemagne 85 et un litre étoilé ?

Gilles. — Évidemment, c'était meilleur.

Dionysos. — En quoi ? Qu'est-ce qui était meilleur ?

Gilles. — C'était plus bon.

Dionysos, à part. — Oh merde, je me demande s'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils méritent, à la fin.

Entre Athanase-Gilbert.

Gilles. — Et puis... ça manque. Ça manque, en ce moment. Le vin, c'est bon... et puis voilà, ça manque.

Dionysos. — Bon, merci, c'était très bien...

Gilles. — Alors, je peux m'en aller ?

Dionysos. — C'est ça, allez-vous-en...

Athanase-Gilbert. — Ha ha ha.

Dionysos. — Ça vous fait rigoler, vous !

Athanase-Gilbert. — Ha ha ha. Oui, ça me fait rigoler. Le Gilles, c'est pas lui qui saura vous faire un éloge un peu détaillé de ce que fut le vin.

Dionysos. — Vous, c'est qui ?

Athanase-Gilbert. — Mon nom est Athanase-Gilbert.

Dionysos. — Eh bien, Athanase-Gilbert, on va essayer avec vous... hein ?

Athanase-Gilbert. — Très volontiers. Allez, à moi. Laissez-moi faire. Vous êtes prêt ? Je me concentre pour faire réapparaître le phénomène... J'y pense déjà, depuis quelque temps. Attention... Le voilà...

Ô solution aqueuse millésimée d'alcool éthylique avec des traces plus ou moins grandes de sucres, d'acides, d'esters, d'acétates, de lactates et d'autres substances présentes dans le jus de raisin ou dérivées de sa fermentation naturelle,

ô esprit-de-vin, alcool primaire produit par l'action des levures sur le sucre, dans le cas présent le sucre de raisin, pour se sublimer sous la robe accentuée par un jus de baies de sureau dans de la cuisse bien charpentée en bouche avec du perlant et tuilée !

ô éthanol, inhibiteur du système nerveux central et vieil analgésique, ô franc de corps et fruité facilitateur de la digestion des graisses et de l'assimilation des protéines, ô ben gouleyant préservatif de la maladie d'Alzheimer !

ô vigne sauvage mâle ou femelle dont seule la femelle est productive de fruit pour peu qu'elle ait rencontré le mâle ! ô cépages hermaphrodites qu'ont fabriqués depuis des lustres les modes de culture rationnelle !

ô la violette, la framboise ! ô l'arôme envoûtant des tanins astringents ! ô le bouquet subtil qui a du montant, la texture soyeuse douée de longueur en bouche et de giclée dans le fondement, qui porte bien son cru, dont le feu juvénile est assagi et se déploie lentement en une flaveur mordante de goudron ou de résine brûlée !

ô larmes d'un vin rond et vigoureux sur les bords des vieux verres, c'est tout ce qui nous reste de lui, à présent.

Dionysos, à part. — Et revoilà les larmes...

Athanase-Gilbert. — Alors, est-ce qu'il n'était pas là ?

Dionysos. — C'est ça... C'était pas mal.

Athanase-Gilbert. — Ô...

Dionysos. — Merci, mon vieux. Laissez-moi seul, à présent, voulez-vous ? Il faut vraiment que je fasse le point.

Sort Athanase-Gilbert. Apparaît Annette.

Annette. — Hi hi hi.

Dionysos. — Viens ici, n'aie pas peur !

Annette, qui s'enfuit. — Hi hi hi.

Dionysos. — J'ai toutes les craintes. Ils ne sont pas capables. Ils ne vont pas réussir.
(*Dionysos se tourne vers l'Olympe.*)
M'entends-tu ? Zeus ! Grand Zeus ! Zeus ! Grand Zeus ! M'entends-tu ?

Zeus apparaît dans l'Olympe.

Zeus. —

J'ai soif et je vais mieux. J'ai perdu le dégoût.
J'ai faim, je mangerais des gigots, des ragoûts,
mais comment se bâfrer sans s'humecter la dalle,
chatouiller de morgon ses sèches amygdales ?
Fais que le vin revienne, au travail, Dionysos !
Rendez-moi le sancerre et le vin de Samos !

Dionysos, à part. —

Injustice inhérente à la divinité !

Zeus. —

Je croyais avoir dit que ma mansuétude
s'exercerait sitôt qu'on aurait su trouver
sur la terre un discours qui me fît saliver...
Dionysos, paresseux ! Dionysos, incapable !

Dionysos, à part. —

Voilà, ça me retombe toujours sur le râble...

Zeus. —

Le village au complet doit, ce jour, concourir
et nous piquer le nez par le seul discourir !
Sur terre, toutes, tous, feront la tentative
et que la conclusion ne soit pas trop tardive !

De colère, Zeus déclenche un orage.

En bas, tout le village est présent, réuni en conseil, déconfit. Annette en marge, cachée.

Dionysos, solennel. — Amis, je crois que nous avons beaucoup essayé. Chacun y est allé de son compliment désastreux. Il ne reste plus que trois candidats à auditionner, d'ailleurs trois candidates. J'ai des craintes. Vous n'êtes pas doués. À l'écoute de vos paroles, je ne connais pas un alcootest qui soit capable de virer de couleur, quand il faudrait le faire exploser ! La situation sera bientôt désespérée.

Le maire du village, sombre. — Madame Yvette, ça va être à vous.

Madame Yvette, qui a le trac.

À moi ?

Dionysos. — À vous.

Madame Yvette, chantant sur l'air de « L'amour est un oiseau rebelle... » de Carmen. —

La bouteille est le bien suprême
Qui n'a jamais souffert l'interdit.
Après avoir bien bu l'on s'aime
Puis à jeun l'on se répudie.
Plus je bois, plus je voudrais boire,
Plus je bois, moins je m'appartiens,
Plus j'aim' entrouvrir mon peignoir,
Et plus j'veux écarter le tien...

Plus je bois, moins j'ai de déboires,
Qu'est-ce qu'on fait après que l'on a bu ?
Après boire, il faudrait reboire.
Et plus je bois et plus j'ai chaud au...

Le maire du village. — Madame Yvette !

Madame Yvette, sans se laisser démonter. —

La bouteille est un don des dieux
D'la Bretagne jusqu'à la Chine
On s'endort près d'elle en tous lieux
Pour attendre qu'on vous câline.
Plus j'attends plus j'ai gros les yeux,
Plus je m'attache à la chopine,
Plus je bois des vins sirupeux,
Plus je suis une accro d' la...

Le maire du village. — Pitié ! Pitié ! Arrêtez...

Le Maire du village interroge du regard Dionysos consterné.

Le Maire du village, sombre. — Je sais, je sais... Madame Cécile, ça va être à vous. Nous aurions préféré éviter de vous passer le crachoir, mais après tout on ne sait jamais... Vous avez trois minutes.

Madame Cécile. — Enfin... voilà des années que j'attendais ce moment ! Hin hin hin. Alors... Vous allez écouter ce que je pense de cette saloperie de breuvage qui fit votre fortune sur le dos de générations de cadavres de cirrhotiques, le foie piqué de granulations roussâtres et dures pareilles à celles, aujourd'hui, qui rongent les feuilles de vos sales vignes... ce que je pense de vos nez, de vos trognes aussi tordus que vos ceps, de vos épidermes usés jusqu'à la corde à travers lesquels on aperçoit le filet bleuâtre de la couperose... ce que je sais de l'idiotisme et de la transmission du vice, de génération en génération, de pots de vin en pots de vin, de beaux chênes sacrifiés pour en tailler des fûts... ce que j'ai connu jusque dans ma chair de la souffrance définitive des femmes bleuies sous les coups redoublés de leur compagnon méconnaissable, des petits enfants à la tête défoncée par les torgnoles sourdes, muettes et aveugles de parents esclaves ignorant leur force... Enfin... le vin est mort, le vin est vaincu... le monde est enfin libéré de son pire tyran...

Le maire du village. — D'accord, madame Cécile... votre temps est écoulé : quelle est votre conclusion ?

Madame Cécile. — Ma conclusion, monsieur le maire ? Eh bien, si le maire du village avait un reste d'honneur, il devrait démissionner ! J'ai fini.

Dionysos, glacial. — Merci, madame.

Le maire du village, sombre. — Eh bien, je crois que nous avons raclé nos fonds de tiroir.

Dionysos. — Pas tout à fait, il me semble... À vous, la centenaire.

La centenaire. — Exactement 107.

Dionysos. — Eh bien, puisse le grand âge vous inspirer...

La centenaire. — Non, moi, je vais seulement vous raconter une histoire. Ici, depuis toutes ces années que je dure, j'ai vu des quantités d'événements microscopiques.

Elle se tait, comme si elle avait fini.

Dionysos. — Oui, et alors ?

La centenaire. — Alors, quand on a vu autant d'événements microscopiques, on se demande un peu ce qui vaut la peine d'être sauvé de l'oubli, vous ne croyez pas ?

Dionysos. — Je le crois volontiers, mais, justement... y a-t-il quelque chose que vous ne voudriez pas laisser perdre et qui pourrait nous être de quelque utilité dans le marasme actuel ?

La centenaire. — Peut-être bien que oui.

Elle se tait, comme si elle avait fini.

Dionysos. — Est-ce que cette histoire vous concerne vous, en particulier ?...

La centenaire. — Je me rappelle un homme, qui était le plus beau du village, et n'était pas aimé. Pourquoi n'était-il pas aimé ?

Dionysos. — Mais... c'est la question que j'allais vous poser, madame...

La centenaire. — Il n'était pas aimé parce qu'étant le plus beau du pays, il n'avait pas voulu choisir sa femme dans le village, bien qu'il n'y manquât pas de belles...

Dionysos. — ... ce qui devait être assez vexant !

La centenaire. — Alors, il quitta le pays et y revint au bout de trois ans avec une étrangère et l'enfant qu'il avait de cette étrangère, ce qui faisait deux étrangères. Et il se mit à faire le meilleur vin du pays, que personne ne voulut reconnaître pour tel.

Dionysos. — Ah ! Nous y voilà...

La centenaire. — Ils habitaient à l'extrême limite du village, là où il y avait encore la décharge, près du stock de vieux pneus et de bouteilles vides.

Dionysos. — Allez... Il faut tout vous arracher, la centenaire !

La centenaire. — Un jour, l'étrangère disparut, je veux dire la grande, la mère... qui s'est enfuie de son trou à rats, et même des siens qu'elle ne supportait plus. Je sais qu'elle ne les supportait plus. Annette resta avec son père.

Dionysos. — Tiens, tiens, tiens, Annette...

La centenaire. — Avec son père, et avec personne d'autre... Aujourd'hui, je ne serai pas celle qui tentera finalement l'impossible en vous parlant du vin. Je passe mon tour. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Je crois seulement qu'il va nous falloir entendre Annette...

La centenaire va chercher Annette et la traîne au milieu de la scène.

Dionysos. — Annette...

Annette. — Alors, c'est vrai, une fois, vous allez m'écouter ?

Alors, je vous dirai une phrase que j'entendis un jour de la bouche de mon père qui était vigneron.

La phrase disait : « C'est bon de vieillir. »

Et ce « bon » n'était pas un « bon » comme le prononce Gilles.

Gilles. — Quoi ?

Dionysos. — Chut !

Annette. — Il le prononçait en fermant les yeux et faisant durer la syllabe : « C'est bon... de vieillir. »

Et je croyais, moi, qu'il parlait du vin.

Et je me trompais, il parlait de lui-même, de son corps à lui qui devait aller engraisser la terre, cette terre même que je l'avais vu goûter de la langue comme si c'était du sel ou du sucre, afin d'en apprécier la composition.

Une nuit, à l'automne finissant qui n'est plus à la fin qu'une tisane froide comme dit le poète, il partit se coucher sur la rafle qui fumait,

et il y mourut. Il y mourut paisiblement, parce que tant d'autres l'avaient précédé.
Je n'ai pas versé de longues larmes, pour la raison que j'avais tout appris de lui.
Et aujourd'hui qu'il n'y a plus de vin, après qu'il n'y eut plus de père,
je ne verserai aucune larme. Je ne pousserai aucune plainte.
Je ne verserai aucune larme parce que ce ne sont pas des larmes qu'il faut verser dans la
 bouche ouverte des morts,
mais quelques gouttes du meilleur vin qui nous manque.
Si le vin nous permit d'échapper à nous-mêmes,
pourquoi son absence provisoire ne serait-elle pas capable de nous y ramener ?
Les archéologues travaillent des années sur un pépin de raisin vieux de cinquante mille ans,
 qui leur révèlent une civilisation.
Voici notre déluge, une chance, peut-être,
histoire de prendre le temps de formuler ce moment futur
quand la couleur de nouveau prendra la forme de la bouche,
la forme intérieure comme une graine de parfum,
un embryon de saveur posé dans la bouche par le baiser de verre,
par la pénétration douce d'un tesson fin, qui ne coupe pas, lui-même sans goût particulier,
 quand la liquidité faite homme
revient s'unir à la grotte de la bouche
gonflant de toute la mémoire d'amont du vin
et de toute la mémoire d'aval des vendanges qui précéderont toujours notre futur,
de ce qui se dit sous l'empire des vapeurs,
tout un lac souterrain, une grotte bleue sombre pleine de mer couleur de vin...
Je suis ivre, ivre à la demande,
à la demande je prépare mon palais à la réception
de l'ambassadeur vineux.
Car le mot « vin » lui seul enivre, le monosyllabe à la source de tout venir.
Vin vineux, vin venu comme à venir. Enfin le vin vint, revint,
le vin n'est pas plus pur que le feu de mon con.
On doit lever le verre jusqu'à ses lèvres, et non le contraire se courber jusqu'au godet.
Viens, rond de saveur
à goût d'aneth ou de fleur d'acacia dans un beignet.
Je le reçois, lui demande de s'asseoir sur le tapis de mes papilles,
rouler les mots comme une goulée.
J'aime le son du vin dans sa caisse de vinifiance.
Mais je suis saoule. Mais je vous saoule avec mes histoires.
Hi hi hi.

Le chœur, *qu'on a vu progressivement s'enivrer*. — Ha ha ha. Hi hi hi.

Annette. — Et maintenant, qu'est-ce qui se passe, si je pose une question à Gilles ou à Athanase-Gilbert ? Vont-ils encore me parler d'alcool éthylique et de vin bon ?

Athanase-Gilbert, *inspiré*. — La soif parle aussi fort que les mensonges.

Annette. — Gilles ?

Gilles. — ...

Annette. — Ça ne fait rien, Gilles... tout à l'heure...

Gilles. — Oui ?

Annette. — Est-ce que monsieur le Maire pourrait, oh, juste une fois, ne plus nous parler des règlements de la commission européenne ?

Le maire du village, inspiré. — Le verre se vide vite, il ne faut pas lui demander d'assouvir cent ans de soif.

Annette. — Est-ce que la paillardie peut changer ? Madame Yvette...

Madame Yvette, inspirée. — Les bras du vin sont comme les ouvertures des amants.

Annette. — Que dit Madame Cécile ? Où en êtes-vous de tous vos renoncements ?

Madame Cécile, inspirée. — Respectant de ce vin le chant des ondes, je me tais.

Annette. — Que dit, enfin, la centenaire ?

La centenaire. — ... que la vie est dure, et que la vie dure le temps d'un verre.

Annette. — Gilles ?

Gilles, inspiré. — Il passera des vins par rubans, par deux mains sous le flot des fontaines, et ce sera le cadeau de la maison.

Annette, qui embrasse Gilles. —
Merci, oh merci.

Annette se couche, épuisée. Elle s'endort sous l'œil de Dionysos admiratif, comme aux pieds du cœur repu et bruyamment satisfait. Dionysos tourne son regard vers l'Olympe.

Zeus, magnifique, survolté. —
Moi, j'ai tout observé, du haut de mon balcon.
Vous m'avez présenté l'ivresse et le flacon
et je ne sais, des deux, laquelle est plus aimable...
je vais vous restituer la vigne incomparable.
Préparez le banquet, révisez vos chansons,
Zeus lui-même a choisi d'être votre échanton.
Je descends à mon tour et me change en bouteille,
pour venir m'installer auprès d'une merveille.

Zeus en bouteille descend et s'installe dans le giron d'Annette.

Dionysos, au public. — Vous voilà rassuré, le vin est de retour...
En général, quand le grand Zeus, en personne, prend soin de venir visiter d'aussi près une mortelle, c'est qu'il y a de la reproduction dans l'air. Alors, nous allons vous laisser en imaginer les phases, les phrases et les péripéties.

FIN